N° 27 HIVER / PRINTEMPS 2010

PARIZAN

Bulletin du Dōjō Zen de Paris
fondé par Maître Taisen Deshimaru

ÉDITORIAL

☞ *« Si j'avais une thèse, je serais en faute. Mais je n'ai aucune thèse. C'est pourquoi il n'est point de faute pour moi. »*

S'agit-il là des paroles d'un esprit éthéré, d'un pur philosophe ? Notre école n'est pas franchement orientée vers la spéculation intellectuelle mais bien plutôt vers la pratique. Si Nāgārjuna, ancêtre du bouddhisme Mahāyāna, y est considéré comme le quatorzième patriarche à partir du Bouddha, la raison en est que sans lui et l'école Mādhyāmika, le zen tel que nous le connaissons n'existerait probablement pas.

Bonne fin d'année et bonne lecture !

J.-P. R.

NĀGĀRJUNA, APÔTRE DE LA VOIE DU MILIEU

Nāgārjuna, moine bouddhiste du IIe siècle, est surtout connu pour être le fondateur de l'école Mādhyāmika qui doit son nom au fait qu'elle se veut l'expression excellente de la Voie du Milieu enseignée par le Bouddha dès ses premiers sermons.

En effet, être fidèle à la Voie du Milieu est moins simple qu'il n'y paraît. Il faut, pour cela, se préserver des pièges de la pensée dualiste, non seulement en ne penchant vers aucun des extrêmes auxquels elle peut conduire mais aussi en s'abstenant de toute position théorique. C'est à ces deux conditions qu'on peut s'ouvrir à la compréhension de la vacuité de toutes choses, laquelle ne doit pas être perçue comme un nouveau concept philosophique mais comme l'expérience directe (fruit de la pratique de la Voie) de la réalité ultime de toutes choses. C'est ce que veut nous rappeler Nāgārjuna lorsqu'il dit : « Le vainqueur déclare que la vacuité est l'évacuation complète de toutes les opinions. Quant à ceux qui croient en la vacuité, ceux-là, je les déclare incurables. »

En quoi consiste donc cette réalité ultime ? Pour le comprendre, il faut d'abord la distinguer de la réalité relative (ou conventionnelle) qui définit le fait que les phénomènes apparaissent à nos sens et semblent exister vraiment. En vérité, ces phénomènes sont dépourvus de toute existence propre : composés, c'est-à-dire nés d'une combinaison de causes et de circonstances, ils sont de surcroît impermanents : c'est la production conditionnée ou interdépendance. Les apparences phénoménales, liées par la causalité, n'ont en vérité aucune substance. Elles sont vacuité. Telle est la réalité ultime (ou absolue).

Ces deux réalités – relative et ultime – sont opposées puisque l'apparence des phénomènes n'est pas leur réalité ultime. Mais elles sont aussi inséparables puisque, bien que vides d'existence propre, les phénomènes existent à un certain niveau et apparaissent à nos sens. Enfin, réalité relative et réalité ultime sont « un » puisque la nature ultime des phénomènes relatifs est leur vacuité.

L'enseignement de Nāgārjuna a l'immense mérite de déjouer les pièges de la pensée dualiste qui est encline à vouloir réduire la réalité aux catégories qu'elle met en place pour l'appréhender conceptuellement. En insistant sur le fait que les phénomènes échappent aux quatre alternatives de « l'être », du « non-être », de « l'être et du non-être à la fois » et du « ni être ni non-être », Nāgārjuna invite la pensée dualiste à battre en retraite. N'était que pour cela, son enseignement décapant est infiniment précieux pour le pratiquant de la Voie de Bouddha.

G. P.

L'ESPRIT EST LA RACINE
Calligraphie de maître Taisen Deshimaru

Shakyamuni Bouddha
VIe siècle av. J.-C.

Kapimala
(jap. Kabimora)
Ier siècle

Nāgārjuna
(jap. Nagyaharajuna)
IIe siècle

Kanadeva
(jap. Kanadaiba)
IIIe siècle

« CELUI QUI SUBJUGUE LES NĀGA »

Fondateur de l'école Mādhyamika, Nāgārjuna naquit au Sud de l'Inde dans une famille de brahmanes, sans doute à la fin du Ier siècle. Compte tenu de la longueur exceptionnelle que l'on prête à sa vie (il aurait vécu plus de six cents ans grâce à sa connaissance alchimique), il n'est pas invraisemblable qu'il y eut plusieurs personnes portant ce nom.

Au cours de son adolescence, il acquit la maîtrise des sutras et tantras et devint bientôt un *ācārya*[1] réputé. Un jour qu'il enseignait à une assemblée de disciples, la légende veut qu'il remarqua que deux d'entre eux disparaissaient dans le sol après ses sermons. Les deux jeunes gens, en fait des *nāga*[2], l'invitèrent dans leur royaume et lui remirent sept volumes des *Prajñāpāramitāsūtra*. À son retour à la surface de la terre, il les révéla au monde et en commenta l'essence.

Il passa une grande partie de sa vie à Sriparvata dans l'Andhra, dans un monastère construit par son ami et patron, le roi Gotamiputra. Pour lui il écrivit *La Lettre à un ami* et le *Ratnāvalī, La Guirlande de joyaux*. Il y donne des conseils avisés pour plus d'harmonie sociale et de prospérité.

Parmi les nombreux autres ouvrages attribués à Nāgārjuna, le plus important est sans doute *Les Stances-racines de la voie médiane*, ouvrage fondamental de la philosophie Mādhyamika.

En chinois nous est conservé le *Traité des douze portes* (japonais *Jūnimonron*), traduit par Kumārajiva vers 409.

La tradition tibétaine le compte parmi les quatre-vingt quatre *mahāsiddha*[3]. La tradition sino-japonaise le situe dans la lignée de plusieurs de ses écoles : Sanron (École de la vacuité ou *kū-shū*), Zen, Huayan, Tendai et Shingon.

Le principal disciple attesté de Nāgārjuna fut Āryadeva, encore connu sous le nom de Kanadeva (en japonais Kanadaiba), son successeur à Nālanda et son continuateur dans l'école Mādhyamika.

Si l'on en croit une anecdote célèbre, Kanadeva avait demandé une audience au maître dans l'espoir de devenir son disciple. Voyant qu'il avait affaire à un homme de grande sagesse, Nāgārjuna envoya d'abord son assistant chercher un bol plein d'eau et le fit poser devant Kanadeva. Celui-ci enfonça sur le champ une aiguille dans le bol d'eau qu'il présenta à Nāgārjuna. À cet instant, leurs esprits se rencontrèrent.

NĀGĀRJUNA

Selon la philosophie de Nāgārjuna, la réalité fondamentale n'a pas de noyau dur et ne se base pas sur des éléments indépendants mais sur des systèmes comportant deux parties mutuelles et interdépendantes. Ce concept bouddhique d'interdépendance est opposé à une des expressions-clef de la métaphysique traditionnelle indienne : *svābhāva*, être propre – ce que maître Deshimaru appelait « noumène ».

J.-P. R.

posture de Bouddha
extraordinaire
et rien de spécial

L. B.

Hommage et prosternations à la
dimension absolue
qui se trouve en chaque être animé,
lequel, totalement ignorant,
tourne dans les trois mondes d'existence !

La pureté issue de la purification
de cela même qui forme
la cause du cercle
n'est autre que le nirvāna
et le corps absolu lui-même.

De même que mêlé au lait,
le beurre est invisible,
mêlée aux souillures,
la dimension absolue est invisible.

La clarification du lait révèle
l'essence du beurre ;
de même, la clarification des souillures
révèle la dimension absolue
dans toute sa pureté.

De même que, placé dans une jarre,
la lampe ne dégage aucune lumière,
prise dans la jarre des souillures,
la dimension absolue est invisible.

Que l'on perce des trous dans la jarre
et la lumière passera naturellement
par ces trous et dans ces directions.

À l'instant où le recueillement
pareil au diamant brise la jarre,
la lumière brille
jusqu'aux confins de l'espace.

Louange de la vacuité

Puisque je et mien sont apaisés,
Les conceptions d'un je et d'un mien
sont anéanties.

Lorsque est détruite l'idée
du je et du mien
Relativement à l'interne et à l'externe,
L'appropriation prend fin
Et, avec sa destruction,
sa naissance est détruite.

La libération a lieu par l'élimination
des actes et des passions ;
Les actes et les passions proviennent
des imaginations,
celle-ci de la pensée discursive.
La pensée discursive
est arrêtée par la vacuité.

Traité du Milieu

[1] Maître spirituel.

[2] On dépeint souvent les *nāga* comme des êtres dont la partie supérieure du corps est d'apparence humaine et la partie inférieure une queue de serpent. Ce sont des êtres assimilés au monde animal bien que proches des dieux par certains aspects, qui règnent sur le monde souterrain, les eaux, et contrôlent le temps et la pluie.

[3] « Grands accomplis », nom donné aux maîtres indiens du bouddhisme Vajrayāna entre le VIIe et le XIIe siècle.

L'OBJET LE PLUS ÉLEVÉ

Par chance ma vie m'a conduit à revêtir le vêtement qui est le champ du bonheur.

Et je suis devenu un homme vraiment libre, ayant obtenu la plus haute victoire de ce monde.

Daichi Sokei, 1290-1366

Quand maître Daichi parle du *vêtement qui est le champ du bonheur*, il reprend directement le premier vers du *Dai sai geda puku* que nous récitons les matins. Le « champ du bonheur » – en kanji *muso fukuden e* – veut dire : *muso* (non mesurable), *fuku* (bonheur ou chance), *den* (champ) et *e* (habit). Donc vêtement illimité, le plus élevé, plus haut que l'univers même, écrit Daichi dans le deuxième vers.

Fuku : bonheur, chance... Je peux dire que c'est vraiment mon cas. Avant de rencontrer maître Deshimaru qui pratiquait à Paris près de chez moi, je ne connaissais rien de tout ceci, mais surtout je n'avais pas idée que porter un kesa ou un rakusu pourrait m'apporter un tel bonheur. Le mot « chance » aussi est important. Quand j'ai entendu Sensei la première fois, je n'ai pas été particulièrement surpris : c'était un maître, point. Certainement le mien tout de suite. Certains remettent cela en question et partent mais cela ne m'a jamais effleuré l'esprit. Je n'avais pas de doutes sur ce qu'il faisait. Tout se focalisait sur moi : tous les doutes étaient les miens, toutes les chances les miennes et je fus vraiment très étonné de la chance d'avoir trouvé maître Deshimaru à côté de chez moi. Jusqu'aujourd'hui, je suis impressionné par mon bon karma, cristallisé ou symbolisé dans le kesa.

De prime abord, le kesa ne m'intéressait pas beaucoup. Maître Deshimaru m'avait donné un rakusu sans que je sois ordonné. Petit à petit, en le portant, j'ai commencé à sentir de quoi il s'agissait. Je ne pouvais pas alors comprendre, et ne le peux toujours pas, mais je pouvais vivre le fait de le porter et sentir aussi le côté pratique de cet objet de foi.

Au début de notre pratique de zazen, nous commencions à étudier les anciens textes que Sensei nous conseillait : Nāgārjuna, Vasubhandu... comment ils vivaient, étudiaient. Il est toujours intéressant de voir ce qu'étudiaient ceux que vous respectez et qui, de plus, sont dans votre lignée. À l'époque de Nāgārjuna – 200 ans environ après la mort de Jésus-Christ – tous étudiaient mais à la fin, ce n'était ni les livres ni les statues qu'ils vénéraient. De plus en plus, grâce à leur maturité et à la profondeur de leur étude, ils se débarrassaient de tout ce qu'ils avaient autour d'eux : des statues qui ne sont pas importantes, de l'autel qui est là seulement pour marquer le milieu du dojo...

Dai sai geda pukū...

Mais ils se débarrassaient aussi de leurs livres et finalement, ils n'ont gardé qu'une seule chose : le kesa ou rakusu. Ces grands génies à l'esprit colossal, de mon point de vue des esprits qui dépassent les esprits des philosophes occidentaux que j'ai aussi étudiés, ont terminé leur vie en contemplant le kesa.

Maître Dōgen a consacré au kesa deux chapitres du *Shōbōgenzō*. Daichi Sokei aussi dans ce poème et tant d'autres. Maître Deshimaru en parlait aussi très souvent et a même écrit un livre de plus de deux cents pages sur le kesa.

Je pense à Nāgārjuna qui a passé des années à étudier la philosophie bouddhique et la signification de *kū*, le vide. Passez aussi tout votre temps à étudier ces questions (*kū*, le vide) et, évidemment, vous n'échapperez pas à *shiki*, les phénomènes. Aussi on ne peut penser au vide sans penser au non-vide. Pour cela, il faut entraîner son cerveau qui est comme un muscle ; si vous ne l'exercez pas, il devient mou et disparaît. Mais à la longue, c'est une affaire très difficile à accomplir que de penser à l'infini. Alors nous avons le kesa.

Ph. C.

Agitez-vous, faites n'importe quoi, jamais vous ne quitterez le ciel qui nous contient !

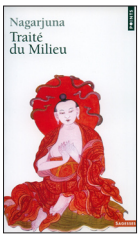
Le ciel n'est ni grand ni petit, rien ne s'en écoule, il est incomposé et, ignorant l'erreur, l'éveil ne le concerne point. Voyez-le en toute clarté : il n'y a rien, ni personne, ni Bouddha, absolument rien qui ait la moindre mesure.

Ōbaku Kiun
Entretiens

Autrefois, en Chine, il y avait un moine nommé Gensha. Un jour qu'il partait rendre visite à son maître, il se déchira le pied en butant contre une pierre. Il ressentit une vive douleur et pensa : « D'où vient cette douleur puisque mon corps est sans substance ? » Ā cet instant il eut le satori du Bouddha : il avait compris que l'absence de caractère n'est ni vide ni non vide, mais le vrai visage du Bouddha. Il fit demi-tour sur le champ et rentra à son monastère. Ā son maître Seppo qui l'interrogeait, il dit : «Bodhidharma n'est pas venu en Chine, le deuxième patriarche Eka n'est pas allé en Inde. – Explique-toi, parle ! » Gensha répondit : « Le monde des dix directions est un pur et unique joyau. »

Kōdō Sawaki
Le Chant de l' Éveil

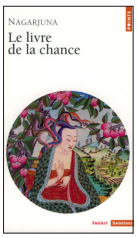
PETITE ANTHOLOGIE



Nāgārjuna, Traité du Milieu
Collection Sagesses
Seuil, 1995

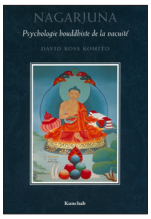
Le *Traité du Milieu* est la plus ancienne synthèse qui nous soit parvenue des sutras de la Perfection de Sagesse (*Prajñāpāramitā*). C'est le texte capital par excellence pour qui veut entrer dans la voie de la libération.

Le *Traité* démontre l'absence de nature propre de tous les phénomènes extérieurs et intérieurs. Il met en lumière l'absence d'existence réelle de la moindre particule, du plus court moment de conscience. Les apparences sont semblables à un rêve, au reflet d'un visage dans un miroir. Nāgārjuna s'attaque à toutes les facettes de notre perception rigide du monde et des êtres. Il met en doute, mine et détruit nos modes de pensée coutumiers. En réduisant nos certitudes à néant, il trace la voie menant au plein épanouissement d'un éveillé.



Nāgārjuna, Le livre de la Chance
Collection Sagesses,
Seuil, 2003

Dans le *Livre de la Chance*, anthologie des sutras, Nāgārjuna effectue à l'aide de citations, la synthèse du travail à accomplir par chacun sur le chemin du grand véhicule (doctrine bouddhiste du salut universel) qui le mènera à l'entière liberté. Il aborde l'ensemble des pratiques bouddhistes : depuis les réflexions fondamentales sur la rareté de la vie humaine et de l'apparition d'un éveillé, jusqu'aux profondes méditations sur la vacuité.



Psychologie bouddhiste de la vacuité
par David Ross Komito
Éditions Kunchab, 2001

Cet ouvrage contient une traduction d'une œuvre fondamentale de Nāgārjuna, ainsi qu'un commentaire qui, bien que fondé sur des sources traditionnelles, a été conçu expressément à l'intention du lecteur occidental contemporain.

L'auteur résume nombre de doctrines bouddhistes fondamentales traitant de la perception et de la création de concepts, car elles constituaient la toile de fond traditionnelle des enseignements de Nāgārjuna sur les deux thèmes suivants : la manière dont les êtres humains déforment invariablement la perception et la compréhension de la nature de la réalité dans laquelle ils vivent, et les moyens par lesquels ils font l'expérience de cette réalité.

Ce livre intéressera les pratiquants et les érudits du bouddhisme, aussi bien que les psychologues qui recherchent une compréhension approfondie de la psychologie et de l'épistémologie bouddhistes.

Nāgārjuna et la doctrine de la vacuité
Par Jean-Marc Vivenza
Albin Michel, 2009

Rendre perceptible l'imperceptible vérité, en d'autres mots, comprendre que tout échappe à la compréhension, c'est là le sens authentique de la voie du Milieu, que Jean-Marc Vivenza, philosophe, explore avec talent.

Zen Simple Assise
par Philippe Coupey
Éditions Désiris, 2009

Le *Fukanzazengi*, « guide universel sur la voie juste de zazen » écrit par maître Dōgen en 1227, est l'un des textes fondateur du zen japonais. Abordable par tous, il nous explique dans les moindres détails comment et pourquoi pratiquer la méditation assise.

Avec *Zen simple assise*, le moine zen Reiryu Philippe Coupey nous offre un commentaire du *Fukanzazengi,* d'après une série de kusen prononcés au Dojo de Paris entre 2000 et 2002. Il projette le regard d'un homme bien ancré dans le monde moderne sur ce document vieux de huit cents ans et qui reste pourtant totalement actuel, car ce zazen et les raisons qui poussent les êtres humains à le pratiquer n'ont pas changé depuis le temps de Dōgen ou de Bouddha.

BONNŌ

煩 悩

Sanskrit *klesa,* pāli *kilesa*

Bon : peine, petite souffrance

Nō : zone cervicale qui influence le cœur

Bonnō : petite souffrance qui trouble le cerveau.

Le kanji *bon* (peine) montre une tête prise dans le feu, du nez jusqu'à la racine du cheveu, tandis que les idées du kanji *nō* (cerveau) montrent le cœur troublé par les nombreux cheveux qui recouvrent le crâne.

Y. B.

Ont collaboré à ce numéro :

Yen Bach
Luc Bordes
Philippe Coupey
Gérard Pilet
Jean-Pierre Romain
Martine Romain
Evelyn de Smedt

Édition décembre 2009
Tiré à 600 exemplaires

DOJO ZEN PARIS
Parizan Bukkoku Zenji
fondateur Maître Taisen Deshimaru

DOJO ZEN DE PARIS
175, rue de Tolbiac - 75013 Paris
Tél. : 01 53 80 19 19
www.dojozenparis.com